

«Canadien, comme Maurice Richard ou Vie et mort d'une légende», dans
Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte, sous la direction de Benoît
Melançon et Pierre Popovic, Montréal, Fides, 1995, p. 179-194.

Canadien, comme Maurice Richard ou Vie et mort d'une légende

Benoît Melançon

« Baptême, c'est pas vrai! La réalité est pas vraie!
Hostie! Je vois Maurice Richard. Ça se peut pas.
Je le vois pas! »

Roch CARRIER,
Il est par là, le soleil, 1970

La pièce *Un pays dont la devise est je m'oublie* de Jean-Claude Germain¹ est une « grande gigue épique » (p. 7) en huit tableaux et deux épilogues. La pièce met en scène Berthelot Petitboire et Épisode Surprenant, comédiens ambulants dont les spécialités sont les « Sketches d'hiver » et les « Tableaux d'histoire du pays » (p. 10). De la Nouvelle-France au Québec des années cinquante, ils rejouent des événements de l'histoire nationale ou les évoquent. Les deux derniers tableaux et le deuxième épilogue, qui les suit et qui clôt la pièce, font se côtoyer un homme fort et un célèbre hockeyeur, Louis Cyr et Maurice Richard.

Après avoir fait discourir Louis Cyr sur sa difficulté à s'assumer en tant que légende vivante (septième tableau); après avoir fait entendre

1. Jean-Claude GERMAIN, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976, 138 p.

l'enregistrement (réel) d'une entrevue de Maurice Richard avec le commentateur Michel Normandin, cet « authentique poète » ou, mieux, le « barde par excellence de notre sport national » (p. 127); et après avoir fait monologuer un Maurice Richard furieux à cause de son double statut de dieu lorsqu'il est sur la glace et d'« arriéré » (p. 132) dès qu'il la quitte (huitième tableau), le dramaturge organise la rencontre des deux légendes nationales que sont Cyr et Richard (deuxième épilogue)². Cyr se voit obligé de rassurer Richard sur sa valeur. Capable de parler « à hauteur de légende » (p. 117), voire « à hauteur de pays » (p. 138), il peut expliquer à Richard quelle est sa place dans l'imaginaire québécois. À une remarque de son interlocuteur — « Chus même pas sûr d'être encore un souvenir! » —, Cyr répond :

Toué un souvnr? Même si tu voulais vieillir tranquille, ben au chaud dans les pages jaunies d'un album de vieilles photos pis d'découpures de presse... t'es pas un souvnr pis t'en seras jamais un!... T'ES MAU-RI-CE RI-CHARD!... Ç'avait jamais été... pis ça sra jamais!... Çé!... Pis çé là astheure pour tout l'temps! (p. 136)

Maurice Richard n'aurait pas de raison d'être inquiet en ce qui concerne sa place dans l'histoire : sa nature de mythe — il déclare : « j'ai l'impression d'être un géant... une sorte de saint Christophe qui porte tout l'Québec sus sé-z-épaules! » (p. 131) — lui permettrait de s'éterniser dans un présent immobile.

Illustrée par Germain en 1976, la tension entre le temps mythique — celui du « çé là astheure pour tout l'temps » — et le temps historique — celui des « pages jaunies d'un album de vieilles photos pis d'découpures de presse » — jouait au sein de la culture québécoise un rôle structurant dès les années cinquante. Eu égard à la relation problématique entre ces deux temporalités, l'objet discursif *Maurice Richard* occupait alors, dans la concurrence entre la geste historico-épi-

2. Elle est fictive : Cyr est mort en 1912, neuf ans avant la naissance de Richard.

groulxiste³ et le récit du Québec moderne, qui prend appui sur la nouvelle culture technocratique⁴, une place stratégique, et cela bien au-delà du simple univers du hockey. Il s'agira ici de repérer, à partir de textes d'Eugène Cloutier, de Pierre Gélinas et de Louis Chantigny, quelques-unes des questions que cet objet pose aux récits nationaux et de peser les investissements multiples dont il a été le carrefour.

Les inutiles est un roman d'Eugène Cloutier paru en 1956⁵. Deux évadés de l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu y partent à la recherche d'un ami qui avait été interné avec eux, mais qui a reçu son congé beaucoup plus rapidement. Après des pérégrinations à Montréal, à Toronto et dans les Laurentides, Jean et Antoine, les deux évadés, finissent par retrouver Julien, mais c'est dans un lieu précis de la ville et en un jour tout aussi précis que se noue le drame. Ce jour, c'est le 17 mars 1955, et ce lieu, c'est le Forum de Montréal.

Le treizième et dernier chapitre du roman est en effet consacré à la célèbre émeute du Forum, émeute causée par la décision, jugée inique, du président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell, de suspendre Maurice Richard pour la fin de la saison 1954-1955 et pour les séries d'après-saison, à cause de la violence manifestée par lui à l'endroit d'un juge de lignes (Cliff Thompson) et d'un joueur des Bruins (Hal Laycoe) au cours du match du 13 mars 1955 au Garden de Boston. L'émeute est annoncée à deux reprises dans les chapitres qui précèdent (voir p. 146-147 et p. 161-167) et l'une de ces annonces est l'occasion pour le narrateur de lier explicitement la légende de Maurice Richard et la question de la temporalité. En discutant avec un portier qui lui annonce

3. Voir Pierre POPOVIC, *La contradiction du poème: poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Balzac, coll. « L'univers des discours », 1992, 455 p.

4. Voir Jocelyn LÉTOURNEAU, « Le "Québec moderne" : un chapitre du grand récit collectif des Québécois », *Discours social/Social Discourse*, 4, 1-2, hiver-printemps 1992, p. 63-88.

5. Eugène CLOUTIER, *Les inutiles*, Montréal, Cercle du livre de France, 1956, 202 p.

« de la casse » pour le match du 17 mars (p. 146), Jean se rend compte que Maurice Richard s'inscrit dans la longue durée, au moment exact où des bouleversements sociaux se font sentir.

Il pourrait se griser, à cette minute, de la pensée qu'il n'y eût jamais de rupture avec le passé. Richard avait donc conservé tout le temps la vedette du hockey. Ses exploits continuaient de soulever les foules. [...] Cet homme — sans autre recommandation qu'une souplesse aérienne sur la glace — n'était-il pas devenu l'objet d'un culte universel, en même temps que le modèle tacitement proposé aux nouvelles générations? (p. 147)

La continuité qui est évoquée dans ce passage entre toutefois en conflit avec la suite immédiate du développement du narrateur.

Jean était fasciné. Sincèrement fasciné. Ce matin même, le journal annonçait en entrefilet le suicide d'un jeune poète. Le cinquième suicide de même nature en moins d'un an. Et ce soir, des milliers de personnes manifesteraient en faveur de Richard. C'était bien une civilisation nouvelle qui était en marche, imprévisible celle-là (p. 147).

Dans la pensée de Jean, la continuité se mêle à la rupture, la durée uniforme du « culte universel » accompagne la marche « imprévisible » de la « civilisation nouvelle », le mythe côtoie l'histoire.

L'image de la « civilisation nouvelle » est réactivée par celle du « pays neuf » au début du chapitre sur l'émeute (p. 189), ainsi que par la scène finale, dans laquelle Jean et Antoine descendent vers le port résolu à quitter leur ville pour un ailleurs indéterminé, Brésil ou Cuba (p. 202). Le renouveau personnel et collectif jouxte, dans ce chapitre, l'affirmation d'une solidarité, de brève durée, il est vrai, et qui n'est pas sans étonner Jean⁶ : fondée sur la « passion », cette solidarité dégènera en

6. « Des souvenirs remontaient de son passé, avec une clarté nouvelle. Il se sentit brusquement solidaire du groupe. § L'impression ne dura pas » (p. 189-190).

violence, celle de la « foule », de ces « milliers de spectateurs » (p. 194), d'une « masse » (p. 192) ou d'un « torrent » de têtes (p. 196). Jean entend profiter de la « panique » annoncée (p. 193) pour assassiner Julien, estimé coupable de conversion au matérialisme, et, au-delà de lui, la ville de Montréal, puis pour s'enfuir, déguisé en prêtre et suivi d'Antoine apparu miraculeusement dans la cohue du Forum.

Que le projet d'assassinat échoue importe évidemment dans la diégèse du roman, de même que sont significatives les comparaisons de l'émeute avec les carnivals de Rio et de Recife (p. 191) ou avec les supplices iroquois (p. 199), mais ce n'est pas ce qui retiendra l'attention. On s'arrêtera plutôt à une réflexion du narrateur sur Maurice Richard. À la suite de la description de la panique à l'intérieur du Forum, une figure surplombant les gradins apparaît — au mépris de la réalité historique, on doit le noter :

Dans l'une des dernières rangées, là-haut, un homme contemple le spectacle avec un mélange de fierté et de dégoût. Il avait voulu assister incognito à cette première joute depuis son interdiction. Il est dépassé par ces incidents qui prennent figure d'échaffourée [*sic*], et qui pourraient dégénérer en guerre civile. Profondément tourmenté, il se retire par une sortie secrète. Cette foule hystérique [*sic*] qui défend son personnage officiel, ne l'avait même pas reconnu en vêtements civils. Il a cessé d'être un homme pour devenir un mythe (p. 196).

Solitaire, anonyme, dépouillé de son visage, regardant la situation de haut, « dépassé » par les événements, Maurice Richard n'est plus un homme.

Trois ans après Eugène Cloutier, Pierre Gélinas publie lui aussi un roman, *Les vivants, les morts et les autres*⁷, dans lequel deux chapitres sont réservés à l'émeute du Forum. Dans ce texte, la question du temps est déterminante, comme chez Cloutier, mais il y est fait récit d'une expérience plus historique que mythique. Plutôt que dans la durée nationale, l'émeute du Forum, dit le narrateur, tient une place centrale dans la vie du personnage principal.

Le héros de ce roman socialiste⁸, le jeune Maurice Tremblay, croit à sa mission auprès des travailleurs du textile. Entré en syndicalisme comme d'autres en religion, il conçoit leur lutte comme une question existentielle et la transforme en moyen par lequel accéder à la vérité. Il rêve de nager « dans le courant de l'Histoire » (p. 111), de rétablir « l'harmonie entre le monde et soi, c'est-à-dire entre l'homme et lui-même » (p. 118). Malgré des échecs successifs — son affiliation au Parti communiste canadien ne lui cause, on s'en doute, qu'avaries et déceptions —, il choisit en dernière instance de conférer un sens positif à son existence, par la pratique de la charité (c'est le dernier mot du roman). On ne s'étonnera pas de trouver dans un roman à thèse ayant pour thème l'engagement social dans les années cinquante des allusions à l'émeute du Forum, dans la mesure où la prose de Gélinas laisse une grande place à l'actualité : Staline, Mao et Khrouchtchev sont nommés, la guerre de Corée et la grève du textile à Valleyfield rappelées, des indications sur le taux d'accès à la propriété à Toronto fournies, des stratégies commerciales évaluées.

Le narrateur accorde à l'émeute une importance particulière dans l'architecture romanesque et dans la carrière de Maurice Tremblay. L'incipit du douzième chapitre de la deuxième partie souligne cette importance :

7. Pierre GÉLINAS, *Les vivants, les morts et les autres*, Montréal, Cercle du livre de France, 1959, 314 p.

8. Si l'on en croit Lucie ROBERT, Gélinas aurait été « l'un des rares écrivains au Québec à tenter le réalisme socialiste » (« Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, 23, 3, hiver 1988, p. 31-41, p. 37).

Certes, on ne saurait dire que sans « l'émeute Richard », la vie de Maurice Tremblay eût pris un cours différent. [...] Certains petits drames doivent moins aux incidents qui en sont le décor, ou même le prétexte, qu'à la nature des protagonistes. Mais, par la suite, c'est par l'événement en quelque sorte « social » qu'on fixe dans la mémoire l'instant du drame particulier⁹ (p. 244-245).

Cet événement « en quelque sorte "social" » coïncide donc, dans la « mémoire », avec une mutation fondamentale de Tremblay, son « drame particulier », tandis que chez Cloutier il coïncidait à la fois avec une crise existentielle et avec l'origine d'une civilisation nouvelle.

Le premier des deux chapitres sur l'émeute du Forum se déroule juste avant qu'elle n'ait lieu (chapitre XII). Après avoir livré pédagogiquement un résumé des causes qui l'ont entraînée (p. 246), puis fait entendre des bribes d'émissions radiophoniques sur ses prémices (p. 250-251), le narrateur montre les grands bourgeois responsables des forces de l'ordre se préparer à intervenir en analysant les gestes de Clarence Campbell ou du maire de Montréal (p. 251-254). Ces grands bourgeois tirent de leur analyse une typologie des races (britannique, française, canadienne-française, américaine, canadienne-anglaise) et une morale politique antinationaliste. Plus outre, selon eux, la « populace » (p. 253) doit se taire et se plier aux exigences de ceux qui savent se servir de leur « raison » (p. 253) ou, du moins, se réfugier derrière leur « instinct de propriété » (p. 254).

Au chapitre suivant (chapitre XIII), le narrateur raconte l'émeute, tantôt sur le ton du reportage :

9. Malgré cette entrée en matière, la suite du roman, après les deux chapitres dont il est question, est complètement silencieuse au sujet de l'émeute. Dans son compte rendu du roman, Gilles MARCOTTE déplorait d'ailleurs que cet épisode « s'intègre assez mal à l'action » et expliquait ainsi son jugement : « Si, comme je le soupçonne, Pierre Gélinas voulait en faire l'illustration de la psychologie collective des Canadiens français, il ne l'a pas suffisamment développée pour atteindre ses fins » (« Le prix du Cercle du Livre de France », *Le Devoir*, 14 novembre 1959, p. 12).

C'est par hasard qu'il ouvrit la radio.

« On nous rapporte, disait la voix excitée de l'annonceur, que des centaines de personnes se sont massées devant le Forum. Notre unité mobile est présentement en route et nous vous reviendrons dès que nous aurons établi la communication. Restez aux écoutes... » (p. 255),

tantôt sur celui de l'écriture historique :

Une bombe lacrymogène éclata au milieu de la patinoire ; simultanément, on éteignit les principales torches électriques et le Forum parut plonger dans la nuit. [...] Qui avait lancé la bombe ? L'affaire n'a jamais été éclaircie ; le plus probable est qu'un officier de police posté dans les gradins supérieurs avait été muni de l'engin en prévision d'un tel incident. Il est sûr qu'il a fait preuve de jugement en lançant sa bombe au moment précis où elle pouvait servir à prévenir une catastrophe, encore qu'on devait le lendemain en soupeser le pour et le contre (p. 258).

En bon intellectuel de roman, le personnage de Maurice Tremblay, lui, « n'avait pas porté grande attention aux événements sportifs qui devaient servir de prétexte à l'émeute » (p. 254). Il était resté « sourd » (p. 254) à la « collectivisation » de la colère « en une seule vague » (p. 255), il n'avait « rien senti » (p. 255). Pourtant, avant le match, « des milliers de personnes se sentaient happées vers le Forum par une sorte de suction qu'elles contribuaient chacune à créer » (p. 255). Lui suivra les manifestations à la radio (p. 255 et p. 259), puis se rendra sur place juger de l'évolution de la situation.

Selon le narrateur, avant même que le match ne débute, « l'affaire avait pris l'allure d'un mouvement national » (p. 246) et, selon un personnage cette fois, il s'agissait d'« un mouvement d'indignation nationale » (p. 253). Une absence est cependant parlante : dans la foule des « malcontents » (p. 255), nulle trace de Maurice Richard, lui dont le sort était à l'origine de cette crise qu'on dit « nationale ». De fait, les prota-

gonistes centraux du chapitre décrivant l'émeute sont d'abord Clarence Campbell, puis la foule, et non Maurice Richard, duquel pas un mot n'est dit.

Dans un premier temps (p. 255-258), ce sont des gestes de Campbell que traite le narrateur, qui le considère responsable de l'émeute : « la partie commencée, la nouvelle de sa présence avait été aussitôt transmise à l'extérieur; elle retint sur les lieux le premier noyau de l'émeute qui, autrement, se serait sans doute dispersé » (p. 256). C'est lui la victime des « griffes de bête hurlante » de l'« assistance » (p. 257), c'est lui que l'on veut mettre à mort (p. 251 et p. 259). Dans un deuxième temps (p. 259-264), le narrateur s'attache à suivre avec une rigueur quasi militaire les mouvements de la foule¹⁰, à noter avec intérêt « la composition pour ainsi dire chimique de l'émeute » (p. 261), à interpréter les réactions des vagues successives des émeutiers, à sonder leur psychologie, à penser leur rapport à la ville et à la rue. Le vérisme romanesque de Pierre Gélinas ne laisse place qu'à ce mythe-là, celui de la foule. L'émeute du Forum a marqué le destin de quelques-uns, seuls ou rassemblés, mais elle ne s'inscrit pas expressément dans un récit mythique où Maurice Richard jouerait un rôle emblématique.

Louis Chantigny a passé plusieurs années de sa carrière à écrire sur le sport, soit dans des journaux soit dans des livres¹¹, et il s'est, à l'occasion,

10. Les émeutiers accédaient au Forum, « comme avant la guerre on accédait de l'Allemagne à Dantzig, par le long corridor de la rue Ste-Catherine depuis la frontière naturelle de l'est, le boulevard St-Laurent » (p. 261). Maurice ARGUIN a raison d'attirer l'attention sur la dimension « technique » de la narration de l'émeute (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1982, vol. III, p. 1075-1076, p. 1076).

11. Voir *Mes grands boxeurs*, Montréal, Leméac, coll. « Éducation physique et loisirs », n° 7, 1973, 206 p.; *Mes grands du cyclisme*, Montréal, Leméac, coll. « Éducation physique et loisirs », 1974, 174 p.; *Mes grands joueurs de hockey*, Montréal, Leméac, coll. « Éducation physique et loisirs », n° 8, 1974, 181 p. Il a également rédigé l'autobiographie d'un lutteur professionnel, Maurice « Mad Dog » Vachon : *Une vie de chien dans un monde de fous*, Montréal, Guérin littérature, coll. « Biographie », 1988, 179 p.

laissé tenter par la Littérature. Il n'a pas été que l'auteur d'un recueil intitulé *Silhouettes très parisiennes et l'art d'écrire*¹² et qu'un des membres fondateurs de l'Association des amis de Paul Léautaud; il a aussi agrémenté sa prose journalistico-sportive d'une rhétorique livresque fleurant bon ses classiques. Un article du *Petit Journal*, publié dans la semaine du 18 au 25 octobre 1959, témoigne éloquemment — ô combien! — de l'aspiration au sublime — certains diraient au pompeux — dans la prose de Louis Chantigny et d'une relation singulière au mythe de Maurice Richard.

« Une fin tragique pour le Rocket¹³ » paraît des mois *avant* que Maurice Richard n'annonce sa retraite. Néanmoins, l'article de Chantigny — ostensiblement prémonitoire — repose entièrement sur cette retraite, qu'il annonce et qu'il indique déjà comme le moment de la naissance d'une légende. L'incipit situe d'emblée la vie de Richard dans une durée mythique: « Il est des hommes sur lesquels pèse dès leur naissance la malédiction de la grandeur... » Trois isotopies¹⁴ organisent le texte, et leur articulation trace de Richard le portrait d'un solitaire comme tous les grands hommes, d'un être hors du commun et d'un mort en sursis — bref: d'un héros.

D'une part, l'isotopie *grandeur* a pour effet de détacher l'idole des pauvres mortels. Elle indexe des termes tels « grandeur » (quatre occurrences)¹⁵, « idéal », « génie » (trois occurrences), « chercheurs de l'absolu »,

12. Louis CHANTIGNY, *Silhouettes très parisiennes et l'art d'écrire*, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1988, 133 p.

13. Louis CHANTIGNY, « Une fin tragique pour le Rocket », *Le Petit Journal*, du 18 au 25 octobre 1959, p. 132.

14. L'expression *isotopie* est entendue au sens que lui donne le Groupe μ : « on dira qu'elle est la propriété des ensembles limités d'unités de signification comportant une récurrence identifiable de sèmes identiques et une absence de sèmes exclusifs en position syntaxique de détermination » (Groupe μ , *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire. Lecture tabulaire*, Paris, Seuil, coll. « Points. Littérature », n° 216, 1990, 368 p., p. 43).

15. Le mot est chez Eugène CLOUTIER, où il désigne le public et non l'idole: « N'y avait-il pas de la grandeur dans cette passion pour un homme? » (*op. cit.*, p. 147), et chez GÉLINAS, où il désigne l'attitude de Clarence Campbell (*op. cit.*, p. 252).

« titans », « héros », « surhumain » (deux occurrences). À défaut d'être « une célébrité de l'*esprit* », Richard est « une gloire du *muscle* » digne d'une « épopée » ou d'une « tragédie » (quatre occurrences). Cette incarnation du « sublime » (deux occurrences) est métaphorisée par le vol de l'« aigle » (deux occurrences¹⁶).

D'autre part, l'isotopie *destinée* confère à l'objet discursif *Maurice Richard* le statut de « légende » (trois occurrences), ou de « mythe », mais cette légende reste le jouet de forces qui la dépassent. À côté de « destin » (trois occurrences) et de « destinée », on lira ainsi « malédiction » : victime d'un « démon » — le terme revient six fois — ou du « courroux des dieux », soumis à une « puissance surnaturelle et mystérieuse », véritable « possédé » (deux occurrences), le héros solitaire est confronté à une « mission », mais la réussite de cette mission ne peut que lui échapper.

Sans lien véritable avec leur temps, presque toujours incompris de leurs contemporains, [les hommes tels que Richard] traversent le ciel de l'histoire comme des météores, rayonnant d'une brève mais fulgurante lumière dans les ténèbres de leur mission. Eux-mêmes ignorent ce qu'ils sont et les chemins qu'emprunte leur destinée. C'est à peine si dans l'ascension et la chute vertigineuse qu'est leur vie ils frôlent le monde réel.

Le mythe et l'ignorance, avance Chantigny, ont partie liée. Richard est grand, mais sa grandeur n'est que très partiellement l'effet de sa volonté.

La troisième isotopie de l'article est celle de la *fulgurance* et de la *flamme*. On vient de le voir, Richard est un « météore » qui traverse « le ciel de l'histoire », sa lumière est « brève mais fulgurante ». Cette isotopie est activée par la présence de la « foudre », du « feu d'artifice », du « soleil », du « fer rouge », de l'« aube », des « lettres de feu », du « feu de l'idéal » auquel « se consume » le « cœur » des héros, et du « regard

16. Là « noir » (p. 16), ici « royal » (p. 26), l'aigle reviendra hanter la plume de CHANTIGNY (*Mes grands joueurs de hockey, op. cit.*).

étrange et fiévreux» qui «flamboie» dans ses «yeux». L'apothéose de cette isotopie, en quelque sorte, le point où elle culmine, occupe l'avant-dernier paragraphe, quand l'auteur lie la trajectoire céleste d'une fusée à l'évolution de la carrière de celui que l'on surnomme «le Rocket» — après l'avoir appelé «la Comète», «V5», «The Brunet Bullit» ou «Sputnik Richard¹⁷» —, de celui qui a contribué à maintenir vivante dans l'imagination l'appellation «Flying Frenchmen» pour désigner l'équipe montréalaise :

Oui, il siérait bien à sa légende que celui qu'on a surnommé le «Rocket» au début de sa fulgurante carrière la termine précisément comme une fusée, montant dans un dernier feu d'artifice au zénith du ciel avant de s'éteindre, dans la nuit du néant, en une vertigineuse chute.

Étoile des glaces, Maurice Richard est un nouvel Icare. Louis Chantigny signe en 1959 la chronique d'une mort annoncée¹⁸.

Ces trois isotopies indiquent à l'envi que Maurice Richard n'est pas un homme comme les autres, qu'il n'est peut-être pas du tout un homme. «Projetés hors de leur moi», ses rares semblables sont appelés «à vaincre là où tous les autres ont péri, à conquérir l'impossible, à surmonter l'irréalisable». Le «drame» dont Richard est le héros «a depuis longtemps débordé le cadre de la patinoire pour se répandre dans

17. Jean-Marie PELLERIN (*L'idole d'un peuple. Maurice Richard*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1976, 517 p.) rappelle ces surnoms : le premier a été utilisé au moins de 1942 à 1946 (p. 25, p. 50, p. 75); c'est Happy Day, l'instructeur des Maple Leafs de Toronto, qui avait affublé Richard du deuxième — le V renvoie aux célèbres fusées V2, et le 5 aux cinq buts marqués par Richard le 23 mars 1944 (p. 31); on doit le troisième au journaliste Hy Turkin du *Daily News* de New York (p. 48); le dernier est du *Toronto Telegram*, le 29 octobre 1957, trois semaines après le lancement du satellite russe (p. 390). On a aussi comparé Richard à Superman (p. 7, p. 366, p. 389, p. 398, p. 401, p. 413, p. 461).

18. Déjà, le frontispice de la section sportive du *Petit Journal* du 16 novembre 1952 comportait deux textes brassant la même isotopie : en haut à droite, dans le poème intitulé «Richard Cœur de lion», il était question des «élans magiques» qui élevaient Richard «encore plus haut»; en bas à gauche, «Monsieur Hockey» évoquait «un avion à jet» et le «météore de la glace».

l'universel». Maurice Richard ne saurait être national; il est plus grand que cela, comme tout héros digne de ce nom.

Peut-on rendre raison de ces trois textes? Que disent-ils de l'état du discours au Québec à la fin des années cinquante?

Il paraît d'abord qu'ils essaient de répondre à une seule et même question: quelles sont la place et la fonction du temps historique et du temps mythique dans l'accession du Québec à sa modernité? Eugène Cloutier les articule l'un à l'autre, mais cette articulation est pensée par un personnage, Jean, qui, au début du roman, s'évade d'un hôpital psychiatrique et qui, à la dernière page, fuit sa ville, car il ne s'y reconnaît plus; on aurait pu espérer une articulation placée sous meilleurs auspices. Pierre Gélinas et Louis Chantigny apportent des réponses antithétiques à la question. Le romancier ne croit que dans le temps historique, celui de l'action sociale, de l'engagement politique, de la mission syndicale. Le journaliste, à l'inverse, affirme de Richard qu'il ne fait que frôler «le monde réel», pour mieux pouvoir situer son héros dans une durée mythique, celle de la tragédie universelle.

Il convient ensuite de noter que cette question ne se limite pas au champ spécialisé de la littérature. Imprégné de ses lectures, Louis Chantigny voudrait que Maurice Richard devienne un mythe dans les pages sportives d'un journal grand public; ce faisant, il importe dans le champ de production élargie — pour parler bourdieusien — une rhétorique habituellement réservée au champ de production restreinte. Cela constaté, on retiendra que la question nationale est secondaire, du moins comme thème, dans le traitement de Maurice Richard par les romans de Cloutier et Gélinas, alors qu'elle obsède une large part de la presse, la sportive autant que la politique, depuis les années cinquante jusqu'à aujourd'hui. Rien ne s'apparente en effet, chez les deux romanciers, au cri du cœur d'André Laurendeau dans *Le Devoir* du 21 mars 1955 — le sous-titre de son «Bloc-notes» est «On a tué mon frère

Richard», par allusion au « On a tué mon frère Riel » d'Honoré Mercier¹⁹ —, aux enfilades de métaphores de Louis Chantigny dans *La Patrie* du 24 octobre 1963 — « Plus qu'un joueur de hockey, plus qu'un compteur de buts, Maurice Richard était un dieu, un symbole, le champion d'une race déshéritée, l'orgueil et la consolation d'un peuple si souvent déçu et humilié. Le Rocket, en un mot, était notre gloire nationale²⁰ » —, aux allusions de Maurice Richard recueillies dans *Les Canadiens sont là!* en 1971 — « Je n'ai jamais particulièrement prisé son attitude. Avec ses airs de grand seigneur, [Clarence Campbell] me rappelait l'aristocrate anglais du Canada qui considère toujours le Canadien français comme un citoyen de seconde zone²¹ » — ou au courroux de Jean-Marie Pellerin, en 1976, dans *L'idole d'un peuple* — « Ce soir-là [le 14 mars 1955], les grands patrons de la L.N.H. décidèrent probablement de l'immolation de l'idole des Canadiens français. Sacrifice offert au dieu Racisme²². . . ». Réfléchissant au même événement, journalistes et romanciers paraissent s'être découpé leur territoire respectif et avoir cherché des explications en des topiques différentes²³.

Il faut aussi ne pas oublier que la figure que dessinent les textes dont il a été rendu compte est muette : Maurice Richard ne parle ni chez

19. André LAURENDEAU, « Bloc-notes. On a tué mon frère Richard », *Le Devoir*, 21 mars 1955, p. 4.

20. Reproduit dans *Mes grands joueurs de hockey*, *op. cit.*, p. 15.

21. Maurice RICHARD et Stan FISCHLER, *Les Canadiens sont là! La plus grande dynastie du hockey*, traduction de Louis Rémillard, Scarborough, Prentice-Hall of Canada, 1971, vii/296 p., p. 225.

22. Jean-Marie PELLERIN, *op. cit.* p. 272. On trouvera une perspective semblable chez Paul ROMPRÉ et Gaétan SAINT-PIERRE, « Essai de sémiologie du hockey. À propos de l'idéologie sportive », *Stratégie*, 2, printemps-été 1972, p. 19-54, notamment p. 48, et chez J.R. PLANTE, « Crime et châtement au Forum (Un mythe à l'œuvre et à l'épreuve) », *Stratégie*, 10, hiver 1975, p. 41-65, notamment p. 49-52, où les frères Richard, Maurice et Henri, sont comparés.

23. À ce sujet, on se prend à rêver à la conversation qu'auraient pu avoir l'historien nationaliste Lionel Groulx et l'auteur de *Two Solitudes*, Hugh MacLennan, tous deux spectateurs au Forum le soir de l'émeute (voir Juliette LALONDE-RÉMILLARD, « Lionel Groulx intime », *L'Action nationale*, 57, 10, juin 1968, p. 857-875, p. 869 et Hugh MACLENNAN, « Letter from Montreal. The Explosion and the Only Answer », *Saturday Night*, 9 avril 1955, p. 9-10).

Cloutier, ni chez Gélinas, ni chez Chantigny. Au pire, il ne tient aucune place dans le récit ; c'est le cas dans *Les vivants, les morts et les autres*. Au mieux, il est silencieux, réduit le plus souvent à un regard²⁴. Ce silence, d'autres auteurs l'ont évoqué à la même époque et ils ont parfois essayé de l'expliquer, par exemple Gérard Gosselin dans *Monsieur Hockey* : « On va lui parler, il n'a rien à dire. Son langage, à lui, c'est son jeu. C'est sur la patinoire qu'il parle, qu'il tonne et les adversaires, en dix-huit ans, n'ont pas réussi à le faire taire²⁵. » Dépassé par les événements jusqu'au terme de sa carrière, Maurice Richard n'aura la parole que sous la plume de Jean-Claude Germain — pour dire, justement, qu'il est dépassé ou que l'essentiel, pour lui, « ÇÉ PAS DSAVOUÈRE COMMENT PARLER OU MÊME DE SAVOUÈRE COMMENT JOUER... SQUI COMPTE... ÇÉ DE... S-C-O-R-R-E-R²⁶ ! ». Vieux comme les héros et moderne comme la fusée, entrecroisant le mythique et l'historique, l'objet discursif *Maurice Richard* est travaillé par deux types de récit, l'historico-épique et le technocratique, et ce conflit des récits laisse le principal intéressé interdit de parole, incapable de dire une efficacité qui tourne chez lui à l'obsession.

24. Cette métonymie a fait florès. On la retrouve dans le portrait du joueur idéal selon le poète Bernard POZIER : « la vision périphérique de Wayne Gretzky / avec le feu des yeux de Maurice Richard / la vitesse de Bobby Orr / avec les feintes de Denis Savard / les poignets de Michael Bossy / avec la force de Bobby Hull / les coudes de Gordie Howe / avec les poings d'Orland Kurtenbach / [etc.] / le rêve des dépisteurs » (*Les poètes chanteront ce but*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Radar », n° 60, 1991, 84 p., p. 30). De même, l'enfant narrateur de Marc ROBITAILLE parle de « Maurice Richard à l'assaut des filets adverses, l'œil en feu et la chevelure au vent » (*Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, Montréal, VLB éditeur, 1987, 142 p., p. 46), puis note que le joueur n'a pas changé après sa retraite : « M. Deslauriers m'a dit qu'une bonne fois il va m'emmener avec lui voir jouer Maurice Richard dans les Old Timers parce que même s'il a changé d'âge, il a encore ses yeux et des cheveux avec du vent » (p. 48).

25. Gérard « Gerry » GOSSELIN, *Monsieur Hockey*, préface de Frank Selke, Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, 125 p., p. 50. En cette matière, l'auteur se réclame de l'autorité de la mère de Maurice Richard — « D'ailleurs, je le répète, Maurice n'est pas un parlant » (p. 78) — et de celle de sa femme — elle le dit « renfermé », « taciturne » (p. 82). Voir encore, sur le silence, p. 51, p. 89 et p. 99.

26. Jean-Claude GERMAIN, *op. cit.*, p. 133.

Pour terminer, on insistera sur la nécessité, pour la sociocritique de la littérature française du Québec, de s'ouvrir aux écrits de langue anglaise qui sont concomitants de ceux qu'elle interprète. Il ne s'agit pas de prôner quelque œcuménisme pancanadien, mais d'essayer de saisir pourquoi le journaliste Andy O'Brien, dans *Rocket Richard* en 1961, et le romancier Hugh MacLennan, dans un article de 1955, comparent les spectateurs du Forum à ceux du Colisée de Rome²⁷; de s'interroger sur la portée d'un parallèle entre Achille et Richard dans le *Montreal Star* en 1958²⁸; de réfléchir au fait que MacLennan associe le numéro 9 du Canadien à un « dieu tribal²⁹ », plutôt qu'aux dieux et demi-dieux de la mythologie grecque, tandis que le journaliste Vince Lunny, préférant le panthéon germanique, écrit en 1957 que Richard, à trente-cinq ans, « refuse obstinément de pénétrer dans le vestibule de Valhalla³⁰ »; de se demander, enfin, pourquoi Mordecai Richler, en mars 1962, lorsqu'il est embêté par un pêcheur ivre dans un hôtel d'Eilat, en Israël, ne sait répondre qu'une chose à ses attaques contre le Canada: « Well, I'm a Canadian. Like Maurice Richard³¹. » Les frontières des discours ne sont pas aussi étanches que celles des communautés linguistiques.

27. Voir Andy O'BRIEN, *Rocket Richard*, Toronto, The Ryerson Press, 1961, x/134 p., p. 51 et Hugh MACLENNAN, *loc. cit.*, p. 9 et p. 10. Tel Cloutier, Gélinas, Chantigny et Pellerin, O'Brien aborde la question de la grandeur: « Maurice Richard had the fire of greatness within him » (*op. cit.*, p. 15). Seul Gérard GOSSELIN brosse un portrait où la grandeur est subordonnée à la simplicité du bon ouvrier, du bon homme de famille, du bon citoyen; est-ce en cela que Richard est un « grand Canadien » (*op. cit.*, p. 88)?

28. Cité par Andy O'BRIEN, *op. cit.*, p. 68. Le prétexte à ce parallèle est une blessure subie par Richard au talon d'Achille.

29. Maurice Richard « has a status with some people in Quebec not much below that of a tribal god » (*loc. cit.*, p. 10).

30. Cité par Jean-Marie PELLERIN, *op. cit.*, p. 371.

31. Mordecai RICHLER, « This Year in Jerusalem », dans *Hunting Tigers under Glass. Essays and Reports*, Toronto et Montréal, McClelland and Stewart, 1968, 160 p., p. 130-160, p. 153.